



nicola sirkis / agnès michaux

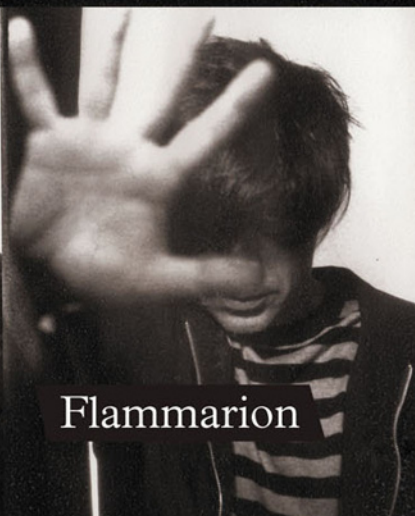
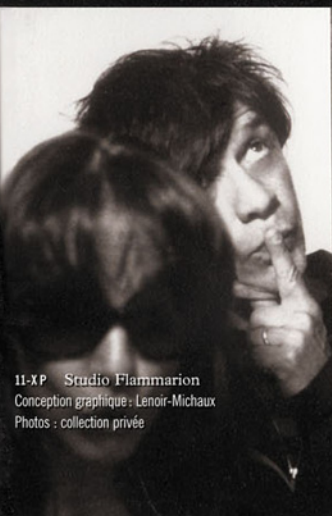
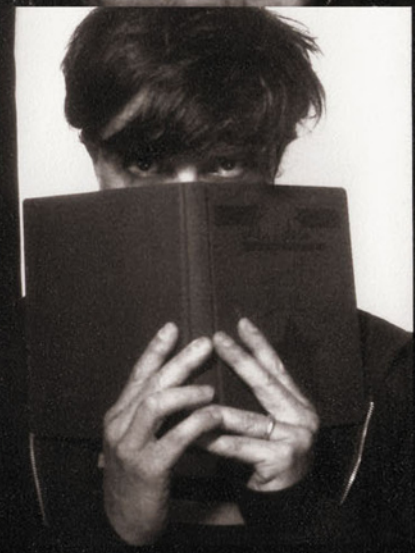
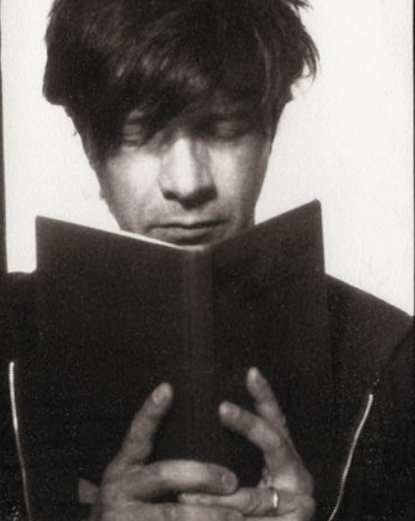
KISSING MY SONGS



TEXTES &
CONVERSATIONS

SIRKIS
INDOCHINE
30 ANS DE TEXTES

Flammarion



11-XP Studio Flammarion
Conception graphique : Lenoir-Michaux
Photos : collection privée

Flammarion

KISSING MY SONGS

OUVRAGES DE NICOLA SIRKIS

- Les Mauvaises Nouvelles*, Jean-Claude Lattès, 1998.
Les Petites Notes du Meteor Tour, Jean-Claude Lattès, 2010.

OUVRAGES D'AGNÈS MICHAUX

- Le Dictionnaire misogyne*, Jean-Claude Lattès, 1993.
Le Roman de Venise, Albin Michel, 1996.
Sissi, une vie retrouvée (roman), Éditions 1, 1998.
Je les chasserai jusqu'au bout du monde jusqu'à ce qu'ils en crèvent (roman), Éditions 1, 1999.
Le Suaire (roman), Éditions 1, 2002.
Stayin' Alive (roman), Éditions du Rocher, 2005.
Zelda (roman), Flammarion, 2006.
Le Témoin (roman), Flammarion, 2009.
Les Sentiments (roman), Flammarion, 2010.

nicola sirkis / agnès michaux

KISSING MY SONGS


TEXTES & CONVERSATIONS

Flammarion

Extrait de la publication

Les textes des albums *3, 7000 Danses* et *Le Baiser* sont publiés
avec l'aimable autorisation de EMI publishing.

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-8185-1

Bien des hommes ont été tout aussi troublés moralement et spirituellement que tu l'es en ce moment. Par chance, quelques-uns ont écrit le récit de leurs troubles. Si tu le veux, tu apprendras beaucoup en les lisant. De même que d'autres, un jour, si tu as quelque chose à offrir, d'autres apprendront en te lisant. Et ce n'est pas de l'éducation. C'est de l'histoire. C'est de la poésie.

J.D. SALINGER, *L'Attrape-cœurs* (trad. Annie Saumont).

En ce monde, le seul péché, c'est d'exploiter, de leurrer ou de bernier les autres et soi-même. Cela peut prendre toute une vie de se forger une existence digne de ce nom.

Sylvia PLATH, *Lettre à son frère*, 23 avril 1956.

Prologue



La vie aime rarement les lignes droites. L'existence qui va se dérouler ici obéit à cette géométrie sinueuse. Elle n'est pas sans histoires, elle en est pleine même, de toutes sortes – des belles, des tristes, des irrémédiables, des lumineuses. Une existence qui danse avec la nôtre depuis trente ans. Ce n'est pas rien. Partir jeune con et grandir. Devenir moins con mais rester jeune. Se construire, s'affronter, renaître. Y croire, même seul contre tous. Voilà le risque et la grâce. Voilà l'aventure. Une géométrie qui a de la gueule.

Je lui demande de se souvenir. Ce qui sera oublié en dira autant que ce qui reste dans sa mémoire. C'est le bon moment. C'est toute une vie déjà.

Je veux qu'il me parle de ses textes. Qu'il me raconte Nicola par les textes. Nicola et Indochine. Mais c'est presque la même chose.

Il m'a apporté tous ses carnets. Écrits à l'encre noire. Toujours à l'encre noire. Géométrie sinueuse, encore, mouvements chorégraphiques ou chaotiques de l'inspiration. Qu'il accepte de partager.

Il parle sans mélancolie, n'excluant jamais les regrets quand il en a. Avec la tranquillité de celui qui sait que la route est longue et encore pleine de désirs.

Ce qui frappe, c'est sa jeunesse. Réelle, en mouvement. Incroyable, pour dire la vérité. Et touchante. Revigorante. Qui ramène inmanquablement à cet âge où, pour lui, tout a commencé. Qui interroge sur la vivacité en soi de ses propres idéaux. Le regarder, là, assis devant moi, l'écouter et se demander : « Et moi ? Où ai-je rangé cela ? »

De conversation en conversation, il apparaît. Dans toutes les valeurs de plans. Si peu caché, finalement, dans les chansons qu'il a écrites. Et, mot après mot, le portrait se dessine. Sa croissance, son mûrissement, la flamme et les tourments. Il faut aussi une douleur première pour être un Peter Pan.

Il n'y a pas de hasards, il n'y a que des rendez-vous, écrivait Paul Éluard.

C'est à un rendez-vous sans gravité emprunté, sans sérieux composé, que nous convie, à travers trente ans de textes, Nicola Sirkis.



(Déc 81) L'Aventurier

égaré dans la vallée infernale
le héros s'appel Bob Morane
à la recherche de l'ombre jaune
le bandit s'appel Rusten Kali Jones
Avec l'ami Bill Ballandure
Sauvé de justesse des crocodilles
Stop au trafic des caribes
excité dans l'opération NAbdawib

de cœur tendre dans le lit de Nisschack
prisonnier du Sultan de JAWAK
En pleine teneur à Panicouagan
isolé dans la jungle Birman.
Emprisonnant les flibustiers
L'ennemi est démasqué
On a volé le collier de civa
le Paradjah en reprendra.

(R) Et soudain surgit face au vent
le vrai héros de tous les temps
Bob Morane contre tout chacals

L'aventurier contre tout guerrier.

Dérivent à bord du Sampang
L'aventure au parfum d'yla-pang
Son surnom Semanai du Soleil
En domine tout le gang de l'archipel
L'otage des guerriers (du) de Xhobon
Il se sarkua toujours à temps
Tel l'aventurier solitaire
Bob Morane est le roi de ketene.


② Et soudain surgit face au vent
Le vrai héros de tout les temps
Bob Morane contre tout chacal
L'aventurier contre tout guerrier.



1982 \

L'AVENTURIER

« Le début d'Indochine, c'était l'inconscience... Oui, vraiment, c'est l'inconscience qui a marqué le truc. »



Une guitare nerveusement Shadows. Un synthé qui vient chercher quand il faut. Une mèche rebelle qui barre l'œil. Des épaules aussi cinglées qu'un déhanchement d'Elvis. Une énergie qui vous choppe pour ne plus vous lâcher. C'est l'été. Et les ondes engluées dans la torpeur d'un rock social poussif se réveillent enfin. Une nouvelle jeunesse scande le nom d'un héros d'une autre génération, choisi au hasard d'une bibliothèque. Début de l'aventure. Indochine et indochinoiseries. Nom durassien et provocant, rythme imparable. Un premier album à l'arrache, en grugeant les adultes. Vague nouvelle contre tout chacal. On ne comptera pas les étés. Hier, aujourd'hui, demain, mêmes notes, mêmes effets. Même déhanchement syncopé. Même rythme ensorcelé. Énergie intacte. Ceux d'aujourd'hui le savent autant que ceux d'hier. C'est bon, c'est tout.

On ne boudera pas sa jeunesse. Quatre garçons joyeusement arrogants. Des débuts sans y penser, dans ce mouvement invincible de l'enthousiasme, de la provocation, du désir et de la volonté. Pour accéder à ses rêves, pour ne pas se laisser faire par une vie qui ne ressemble pas à celle que l'on veut pour soi. Et, à cet âge-là, c'est un sentiment violent, impétueux. Une question de vie ou de mort.



Dans quel contexte ce premier album a-t-il vu le jour ?

On avait déjà sorti un single où figuraient *Dizzidence Politik* et *Françoise (Qu'est-ce qui t'a pris ?)*. La maison de disques ne nous avait pas proposé de faire un album, mais nous, on avait déjà dans nos tiroirs toutes les chansons composées. Alors il a fallu ruser. Quand on nous a donné trois jours de studio pour faire un maxi avec *Dizzidence Politik* et un inédit (c'était *L'Opportuniste* de Dutronc, choix qui nous semblait coller à cette période « vague rose » où on assistait à des retournements de veste spectaculaires), on a gratté deux jours de plus et on a fait nos six morceaux. C'est comme ça qu'on s'est retrouvé avec un premier album. Le début d'Indochine a donc été une arnaque au système.

À l'époque, qu'est-ce qui nourrit ton univers ?

J'étais très influencé par tout ce qui se passait dans le comics et également par les films des années 50. Mais encore une fois, chez moi, c'était dans une sorte d'inconscience totale, il n'y avait pas un truc réellement réfléchi, décidé. J'étais jeune et con à l'époque.

On se plaçait aussi en réaction aux groupes « sociaux », genre Trust et Téléphone. Métro, c'était vraiment trop et on ne voyait pas l'intérêt de parler d'un truc qu'on prenait

tous les jours. Ce qu'on voulait, c'était échapper à ça, parler d'autre chose... Et puis, on venait de ce que j'appellerai « l'école punk », si bien qu'évidemment, on ne pouvait pas faire comme les groupes que je viens de citer.

Et ton quotidien, à quoi ressemble-t-il ?

J'habitais chez ma mère. Dans ma chambre, j'avais accroché du film plastique noir à couvrir les livres sur les murs ; le radiateur, je l'avais peint couleur argent ; sur les murs, j'avais punaisé des photocopies de photos de Patti Smith et Bowie et des photocopies de moi aussi : j'avais travaillé à EDF pour pouvoir me payer des instruments et j'avais trouvé une photocopieuse où je collais ma tête, genre « arty ». Ça se faisait beaucoup la photocopie, c'était un genre de style... Je me souviens que, vers quinze-seize ans, j'avais écrit « Imagine » sur le mur. Mais à l'époque du premier album, j'étais plus new wave, plus noir.

Tu écoutes quoi ?

En gros tout ce qui se faisait, Martha and the Muffins, Magazine... Pour moi, le punk a duré très peu de temps, le temps du premier album des Clash et basta. Je n'ai pas été du tout Sex Pistols. Mais ma première éducation musicale, ça a été les premiers Stones, Patti Smith et Bowie.

Plutôt Stones que Beatles ?

Je n'aimais pas les Beatles parce que mon frère aîné disait que c'était le plus grand groupe du monde, il me saoulait avec *Abbey Road*, pff... Donc, par réaction, je n'écoutais pas. Par contre, quand le premier Patti Smith est arrivé, ça a été un détonateur, cette pochette en noir et blanc et puis cet album, ce rock littéraire...

Pour revenir à Indochine, donc, on était en réaction contre ce genre de groupes « sociaux », contre le punk français qu'on trouvait foireux, même s'il y avait quelques trucs intéressants. Taxi Girl arrivait, c'était intéressant mais nous, on voulait

faire un truc un peu différent. On n'avait pas d'intention, de message. La seule intention, en fait, c'était d'être en réaction.

À quoi rêvais-tu à cet âge là ?

À rien du tout, je vivais dans l'instant présent. J'avais raté quatre fois mon bac et, histoire de rassurer ma mère, je venais de passer une capacité en droit. Rien de très bouleversant...

Tu avais bien une envie, un désir, en dehors de cette capacité en droit ?

Oui, je voulais être photographe, journaliste, écrivain... Chanteur, non. Je faisais plein de photos qui me servaient souvent à faire des petites affichettes, c'était assez artisanal. Je voulais exercer quoi qu'il arrive un métier artistique et écrire.

Tu avais des icônes dont l'exemple te portait ?

À part Patti Smith et Bowie, je n'avais pas vraiment d'idoles. Le Velvet Underground me plaisait beaucoup... Ah si ! Higelin m'a aussi beaucoup influencé. Mais quand je lui dis, il ne me croit pas.

Dis-moi à quoi tu occupais ta vie à l'époque.

Je fréquentais beaucoup d'étudiants en arts graphiques. J'aimais Klimt, les hyperréalistes américains, je n'aimais pas du tout les trucs genre Futura 2000. Je faisais des photos en noir et blanc de copines à moi, pas dénudées mais presque, un peu trash, avec du tulle noir, déjà un peu vamps gothiques. Je voyageais beaucoup, je me nourrissais de ce que je voyais dans mes voyages. Les statues de Moore m'impressionnaient, Rodin aussi. Au final, mon univers était assez noir et blanc.

À partir du moment où le groupe a commencé, je me suis passionné pour la danse contemporaine, Carolyn Carlson, Pina Bausch... J'étais avec des copines très intellos et j'étais suiveur. Je me nourrissais comme ça.

Et le cinéma ?

J'avais été très frappé par *Phantom of the Paradise* de Brian de Palma. À tel point que c'est le premier film que j'ai eu envie de revoir. D'ailleurs, je l'ai revu sept, huit, dix fois.

Mais le film qui m'a vraiment marqué c'est *La Petite fille au bout du chemin*, l'histoire d'une fille de treize ans qui vit toute seule dans une grande maison depuis la mort soudaine et mystérieuse de son père. Une disparition qu'elle dissimule, mais je m'arrête là, le mieux, c'est d'aller voir le film. C'est Jodie Foster qui jouait le rôle. Elle est devenue mon fantôme. J'avais trouvé l'histoire incroyable, cette fille qui vit seule et fait croire que son père est toujours vivant. Pendant deux mois, je suis allé voir ce film au moins une fois par semaine. J'avais adoré, à la même époque, *Bienvenue, Mr Chance* de Hal Ashby avec Peter Sellers, mais aussi *Le Cabinet du Dr Caligari* et les films de Kubrick... La liste serait longue, j'allais au moins une fois par semaine au cinéma. Au lycée, je faisais partie de l'équipe du ciné-club. C'était un lycée catholique et je me souviens qu'on s'était battu pour passer des films de Warhol, je ne te dis pas comme on avait ramé, mais le plus drôle, c'est qu'on y était arrivé !

Mon univers était quand même un univers de banlieusard, pas pauvre mais pas riche non plus. Le divorce de mes parents a fait qu'on s'est retrouvé en banlieue parce que ma mère n'avait pas les moyens d'autre chose. J'ai fréquenté les écoles de jésuites et puis les collèges de banlieue. J'ai parcouru tout l'éventail en quelque sorte.

Pourtant, au fond de ma banlieue, je ne pensais pas que mon avenir était sans issue, comme le pensait une certaine jeunesse anglaise, je pense à celle de Manchester par exemple d'où sont issus tant de bons groupes. Je n'ai pas fait du rock parce que je ne voyais que ça comme moyen de m'en sortir. C'était ma passion, voilà tout.

Je trouvais ce monde de la musique tellement inaccessible de ma petite chambre. J'étais un ado parmi d'autres qui habitait chez sa mère, en banlieue parisienne. Je ne pouvais pas me rendre compte que ce que j'étais en train de faire allait me rendre cet univers accessible. Et qu'à mon tour,

j'allais devenir inaccessible pour d'autres gens. Non, je ne me rendais absolument pas compte, je ne vivais que l'instant présent.

Le début d'Indochine, c'était l'inconscience... Oui, vraiment, c'est l'inconscience qui a marqué le truc. Déjà, prendre le nom d'Indochine... Je l'avais fait par admiration et respect pour Duras.

Qu'est-ce que tu avais lu de Duras à l'époque ?

Le Ravissement de Lol V. Stein, Un Barrage contre le Pacifique...

J'adorais ses films. J'avais vu *India Song* et *Le Camion* où je me souviens qu'on était deux dans la salle.

Pourquoi as-tu été touché par Duras ?

Mis à part Duras, mais aussi Mallarmé et Rimbaud, la littérature, pour moi, c'était du travail scolaire pénible. J'avoue que je ne comprenais pas Hugo ou Balzac. Duras, elle, écrivait ce que j'avais envie de lire, un truc imagé, symboliste, lent, musical qui me permettait de pénétrer dans un univers sensuel et charnel. Aujourd'hui, les fans me disent que je chante ce qu'ils ont envie d'entendre et bien, voilà, Duras écrivait ce que j'avais envie de lire. J'étais transporté.

C'est-à-dire ? Tu étais emmené ailleurs ou cela répondait à tes angoisses personnelles, ta sensibilité ?

En fait, c'était l'écrivain que j'attendais. Parce que je trouvais que c'était facile à lire et pas chiant. Puis je suis allé vers Salinger et d'autres écrivains américains. En lisant Salinger, je me disais que c'était exactement ce que je ressentais. Lui aussi écrivait ce que j'avais envie de lire.

Donc, quand tu arrives devant l'écriture de ce premier album, Duras et Salinger sont tes deux références ?

C'est ce que je lisais, mais je n'étais pas encore capable de tirer partie de mes lectures. Je n'avais pas la maturité pour y trouver des ressources pour mon propre travail. Pour écrire une chanson sur Salinger, il m'a fallu dix ans ! Mais sans doute que toutes ces lectures me servaient déjà inconsciemment.

C'était là en moi, ce goût des histoires qui commencent bien et finissent mal, comme chez Salinger.

Tu as un rituel d'écriture ?

À l'époque, j'écrivais dans ma chambre, chez ma mère. Je n'avais pas de bureau. Je me mettais sur mon lit avec des feuilles de papier, un carnet. Je faisais ce truc dingue, je jetais tant que le manuscrit n'était pas propre de bout en bout. Du coup, je me retrouvais vite cerné par des centaines de bouts de papier roulés en boule ! Pas très écolo. De temps à autre, je me levais pour aller piocher dans un livre. Parfois, j'écoutais de la musique ou regardais des titres en anglais.

Qui étais-tu à l'époque ?

Oh... C'est difficile à dire. On disait de moi sur scène que j'étais super hautain. Ce qui est sûr, c'est que j'étais, ou en tout cas que je me sentais, le vilain petit canard. Je me sentais à part, mais je voulais l'être aussi et ce que j'ai vite découvert, c'est que, finalement, on commençait à être beaucoup dans ce cas. Je dirais que j'étais un jeune con. J'étais sûr de moi. Et Indochine était comme ça aussi, joyeusement arrogant.

En général, le chanteur dans un groupe, c'est le mec sûr de lui.

Ah ah ah ! Tu as raison, mais, bizarrement, dans la vie, j'étais plutôt timide, observateur. Observateur dupe puis plus dupe, du tout. Je me fais rire aujourd'hui quand j'entends mes discours stéréotypés de l'époque.

Timide, mais c'est quand même toi qui devient le chanteur.
Parce que je ne savais pas jouer d'instruments !

Ça ressemble à une bonne raison.



L'Aventurier

Égaré dans la vallée infernale
Le héros s'appelle Bob Morane
À la recherche de l'Ombre Jaune
Le bandit s'appelle Mister Kali Jones
Avec l'ami Bill Ballantine
Sauvé de justesse des crocodiles
Stop au trafic des Caraïbes
Escale dans l'opération Nadawieb

Le cœur tendre dans le lit de Miss Clark
Prisonnière du Sultan de Jarawak
En pleine terreur à Manicouagan
Isolé dans la jungle birmane
Emprisonnant les flibustiers
L'ennemi est démasqué
On a volé le collier de Civa
Le Maradjah en répondra

Et soudain surgit face au vent
Le vrai héros de tous les temps
Bob Morane contre tout chacal
L'aventurier contre tout guerrier
Bob Morane contre tout chacal
L'aventurier contre tout guerrier

Dérivant à bord du Sampang
L'aventure au parfum d'Ylang
Son surnom, Samourai du Soleil
En démantelant le gang de l'Archipel
L'otage des guerriers du Doc Xhatan
Il s'en sortira toujours à temps
Tel l'aventurier solitaire
Bob Morane est le roi de la terre

N° d'édition : L.01ELIN000260.N001
Dépôt légal : novembre 2011